

CLAUDE DEHOUX

LE SORCIER
D'ARCHIGNAC

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042534349

Dépôt légal : août 2026

I : ARCHIGNAC

Il était parti à l'aube, sans se retourner.

La C5 Aircross avalait l'autoroute dans un matin gris de Flandre. Boy dormait sur le siège passager, roulé en boule, imperturbable. Fergus, lui, tenait le volant avec cette raideur des gens qui ont trop roulé, trop pensé et pas assez dormi. Dunkerque avait disparu depuis des heures. Plus au sud, la route s'était peu à peu vidée. À mesure qu'il descendait, la fatigue s'était installée sur ses épaules. Un battement sourd cognait contre ses tempes. Mais il était presque arrivé.

Lorsque les premières maisons d'Archignac commencèrent à apparaître entre les collines, Fergus sentit un léger relâchement traverser son corps. L'arrivée était proche, même si la fatigue continuait de peser sur lui avec la même obstination. Boy, lui, n'avait pas bronché du trajet. Le ragdoll semblait avoir accepté ce long voyage comme une évidence naturelle.

Sa hiérarchie l'avait mis à l'écart. Arrêt, repos forcé, prise en charge. Les mots administratifs pour désigner une déroute. Quelques mois plus tôt, un contrôle routier qui semblait banal avait tourné au désastre. Un conducteur avait pris la fuite. La poursuite s'était achevée dans un fossé pierreux où Fergus s'était violemment fracassé l'épaule. L'hospitalisation, l'opération, puis les longues semaines de rééducation avaient suivi. Pour supporter la souffrance et retrouver un minimum de mobilité, les médecins lui avaient prescrit du tramadol.

Au début, il l'avait pris comme n'importe quel patient. Puis il avait découvert autre chose. Le médicament n'apaisait pas seulement sa blessure. Il étouffait aussi le bruit intérieur, la fatigue nerveuse et les souvenirs. Trop bien. Quand il avait commencé à tricher pour en obtenir davantage, les médecins avaient compris. Sa hiérarchie aussi. Congé prolongé. Traitement de substitution. Éloignement.

Archignac n'avait rien d'une retraite paisible. Fergus le savait depuis le départ. Ce village représentait plutôt une parenthèse incertaine entre ce qu'il laissait derrière lui et ce qui l'attendait encore. Peut-être même la dernière occasion de remettre un

peu d'ordre dans une existence qui lui avait progressivement échappé.

Il connaissait déjà le village. Trois ans plus tôt, il était venu rendre visite à sa mère pendant quelques jours. Circé Mauprey lui avait alors donné un double des clés, avec son demi-sourire habituel. « Au cas où. »

Archignac dormait au creux du Périgord noir, entre collines boisées et prairies. Un bourg discret, presque refermé sur lui-même. Une trentaine d'habitants à l'année. Circé s'y était installée dix ans plus tôt pour fuir l'humidité du Nord qui lui rouillait les articulations. Fergus n'y avait jamais vraiment cru. Sa mère ne faisait jamais rien pour une seule raison.

La maison apparut enfin, directement sur la rue. Pas de clôture, pas de perron. Une façade de pierre, simple, nette, baignée d'une lumière calme. Fergus gara la voiture devant la porte et coupa le moteur.

Boy bondit hors de la voiture dès qu'il ouvrit la portière. Le chat fila jusqu'au seuil et s'arrêta, tendu, oreilles droites.

Fergus sonna. Aucun bruit. Il recommença, plus longtemps. Toujours rien.

Il sortit la clé, l'introduisit dans la serrure. Le mécanisme céda avec un déclic sec. Il poussa la porte.

Le séjour s'ouvrit devant lui. Un espace vaste, haut de plafond, noyé dans une lumière douce filtrée par d'épais rideaux. Fergus marqua une seconde de pause, le temps de laisser ses yeux s'ajuster. Il eut cette impression étrange qu'on éprouve parfois dans certains lieux anciens : la sensation de ne pas entrer seulement dans une maison, mais dans une présence.

« Maman ? »

Sa voix se perdit dans le vaste séjour sans rencontrer autre chose que le silence. Aucun bruit ne répondit à son appel. Le calme semblait habiter les lieux depuis longtemps déjà, dense, ordonné, presque volontaire.

« Maman ? »

Rien. Il inspira lentement, puis balaya la pièce du regard.

Rien n'avait changé.

La table, les chaises en velours pourpre, le piano sous l'escalier – tout était exactement à sa place. Comme dans son

souvenir. Avec une précision presque dérangeante. Et le fauteuil en velours rouge, celui qui l'accueillait toujours, attendait aussi.

Il plissa légèrement les yeux. Quelque chose dans cette stabilité retenait son attention. Ni absence de vie ni abandon. Au contraire. Une tenue, comme si la maison était restée parfaitement en place, suspendue dans le temps.

Boy s'arrêta derrière lui. Fergus ne se retourna pas immédiatement, mais perçut aussitôt la différence. Le chat ne bougeait plus. Lorsqu'il tourna enfin la tête, Boy observait l'escalier. Pas avec inquiétude, avec cette concentration silencieuse que prennent parfois les animaux lorsqu'ils remarquent quelque chose d'inhabituel.

Fergus leva les yeux dans la même direction. Le niveau supérieur.

Un léger sourire passa sur ses lèvres avant qu'il ne hausse imperceptiblement les épaules. Déjà, Boy s'engageait dans l'escalier avec l'assurance de celui qui sait où il va. Fergus lui emboîta le pas presque sans y réfléchir.

Sur le palier, il s'arrêta net.

La pièce n'avait plus rien du petit salon tranquille dont il gardait le souvenir. Elle s'ouvrait en pleine lumière, vaste, ordonnée, travaillée. Pas un simple bureau ni seulement une salle de lecture, mais un lieu pensé, préparé.

La lumière entrait largement par la fenêtre donnant sur la rue et venait se poser sur deux immenses bibliothèques de bois sombre qui encadraient l'ouverture. Fergus s'attarda un instant sur les rayonnages. Rien n'y semblait laissé au hasard. Chaque volume paraissait avoir trouvé sa place au terme d'un ordre connu de sa seule propriétaire, et cette organisation méticuleuse lui donna aussitôt l'impression d'entrer dans un univers dont il ignorait encore les règles.

À gauche, une immense cheminée périgourdine dominait la pièce. Au-dessus, un blason : trois fleurs de lys stylisées. Dans le cantou, une table recouverte d'une nappe bleue à carreaux. Au centre, une boule de cristal. À côté, un miroir circulaire, monté sur un pied fin, se tenait légèrement incliné, comme un instrument discret. Au fond de l'âtre, des étagères supportaient une étrange collection : bocaux, fioles marquées d'étiquettes rédigées dans un alphabet inconnu, poudres aux couleurs vives, minéraux bruts ou taillés, bougies de toutes

les teintes, statuettes de bois ou de pierre et poupées de tissu – certaines intactes, d'autres traversées d'épingles. Et juste devant, plantée dans un support de pierre, une épée.

Fergus s'en approcha.

La lame était longue, droite, ternie, mais sans rouille, comme si elle avait traversé les âges sans faillir. Le pommeau portait un médaillon de bronze, gravé du même blason que celui sur la cheminée. La poignée, gainée de cuir sombre, portait la marque d'un usage ancien.

Il ne la toucha pas.

Son instinct de flic venait de se réveiller d'un coup. Pas le raisonnement. L'instinct pur. Celui qui sent les objets chargés avant même d'en comprendre la raison. Cette épée n'était pas décorative. Elle avait servi. Et, plus troublant encore, elle semblait toujours servir à quelque chose.

Au centre de la pièce, un socle carré de marbre blanc veiné de gris soutenait un plateau ornementé. L'ensemble attirait le regard comme un aimant. Fergus fit un pas. Ce n'était pas un meuble. C'était un point de force. Un pivot. Quelque chose autour duquel toute la pièce semblait s'organiser.

Les murs étaient couverts de tableaux troublants : un Goya de sorcières en vol, une scène de femmes nues autour d'un taureau noir, un christ crucifié de Dalí. Dans chacun des quatre coins de la pièce, un animal empaillé montait la garde : un raton laveur, un hérisson, un moyen-duc, une martre. Sous chacun d'eux, sur un socle de pierre, une statuette de bronze figurait un être ailé – homme ou femme, impossible à dire – brandissant une arme : glaive, lance, hache, arc. Tous semblaient tournés vers le centre. Vers le socle. Vers ce point invisible.

Son regard glissa ensuite vers le bureau massif en chêne, placé contre le mur opposé au cantou. Le plateau, large et sombre, portait quelques livres soigneusement disposés, deux statuettes veillant sur eux. Une installation hi-fi discrète était placée contre le mur. Fergus s'en approcha.

Juste un amplificateur relié aux baffles. Rien d'autre. Ni lecteur CD. Ni platine. Ni lecteur de cassette. Aucune source visible. L'absence lui sauta aux yeux. Sur le boîtier métallique reposait un chandelier à neuf branches, finement travaillé, déployé comme une antenne.

Puis il vit le cahier spiralé. Ouvert au centre du bureau. Couverture noire. Lettres gothiques rouges.

Livre des Ombres.

Il tendit la main, effleura la page et reconnut aussitôt l'écriture fine et penchée de sa mère.

« Bienvenue, Fergus.

Tu as mis du temps, mais je savais que tu viendrais. Je t'attends depuis trop longtemps déjà. Ici, le temps n'est plus le même, mais je sens encore les heures passer. »

Puis, comme par réflexe, sa part rationnelle tenta une riposte : fatigue, manque, tension, projection. Un cerveau épuisé est capable de fabriquer bien des choses. Mais non. C'était son écriture. Son ton. Sa manière d'aller droit au cœur sans prévenir. Quelque chose vacilla en lui. L'absence de Circé cessa brusquement d'être une simple inquiétude pour devenir une réalité douloureuse. Il continua.

« Si tu lis ces lignes, c'est que les choses ont commencé.

Ne doute pas. N'aie pas peur. Tu es plus prêt que tu ne le crois. Ouvre-toi lentement, mais avec constance.

Les réponses viendront en leur temps. Cherche-les dans ces pages autant qu'en toi-même. Tout est là. Même moi. »

Il sentit quelque chose se nouer puis se relâcher en lui. Ce n'était pourtant qu'une écriture familière sur du papier, mais cette voix silencieuse venait d'abolir la distance qu'il s'efforçait de maintenir depuis son arrivée. L'absence de Circé n'était plus une hypothèse : elle venait de prendre un visage.

« Maman... » murmura-t-il.

Fermant doucement le cahier, les mains légèrement tremblantes, Fergus comprit : ce séjour à Archignac n'avait jamais été un simple arrêt, ni une convalescence, ni un refuge. C'était autre chose : un appel.

Pendant ce temps, Boy s'était couché sous le bureau, comme s'il montait la garde.

Une curiosité presque hésitante le poussa finalement à jeter un regard dans les pièces voisines. Derrière la première porte apparaissait la chambre de Circé : grand lit à baldaquin, voilages légers. Sur la gauche de la chambre, une porte donnait accès à la chambre d'amis. Plus simple. Plus sobre. Un grand lit,

une penderie, un bureau. Sur la table de nuit reposaient deux livres. Le premier, ancien, à couverture de cuir brun foncé, était maintenu fermé par un fil rouge soigneusement noué. Le second, plus étroit, portait un titre sec, sans ornement :

Clavis inferni.

Fergus les regarda sans y toucher. Ils n'étaient pas simplement posés là. Ils attendaient.

Il redescendit enfin au rez-de-chaussée, traversa le séjour et se laissa tomber dans le fauteuil rouge.

Boy bondit sur ses genoux.

À peine assis, toute la fatigue accumulée depuis son départ de Dunkerque remonta d'un seul bloc. Les heures de route, la tension nerveuse, l'inquiétude liée à l'absence de Circé et le poids des questions restées sans réponse formaient une masse unique contre laquelle il n'avait plus l'énergie de lutter. Le silence de cette maison qui semblait parler sans jamais rien dire clairement. Il ferma les yeux. Sa mère allait forcément arriver. Dans une heure. Peut-être moins. Il suffisait d'attendre.

Boy ronronnait, lourd et chaud contre lui.

Puis il entendit une musique. D'abord à peine. Très loin. Un thème orchestral, doux, célèbre, impossible à situer. Une mélodie presque maternelle. Elle semblait venir des murs eux-mêmes. Pas de la chaîne hi-fi, pas d'une radio. D'ailleurs, là-haut, l'amplificateur n'avait aucune source visible. La musique enfla légèrement, l'enveloppa. Et Fergus glissa dans le sommeil.

Il se réveilla cassé en deux. Nuque raide. Jambes ankylosées. Bouche sèche. Il avait dormi tout habillé dans le fauteuil. Boy s'était lové contre lui pendant la nuit.

Quelques oiseaux chantaient dehors. Une lumière oblique filtrait entre les rideaux. Fergus mit quelques secondes à remettre de l'ordre dans ses idées. Puis la veille lui revint d'un bloc : la maison vide, la pièce étrange à l'étage, le *Livre des Ombres*, l'écriture de Circé.

Il se leva puis rejoignit la cuisine. Elle lui apparut aussi ordonnée que le reste de la maison, comme si chaque objet avait été remis à sa place quelques minutes plus tôt. Il ouvrit les placards. Œufs. Beurre. Charcuterie. Café. De quoi tenir. Il mit l'eau à chauffer, lança la cafetière, battit deux œufs, fit chauffer une poêle. Puis, en refermant un placard bas, il aperçut un sac de croquettes pour chat. Il le tira vers lui.

Croquettes vétérinaires. Spéciales troubles urinaires.

Il resta surpris, le sac en main. Circé ne devait même pas savoir qu'il avait un chat, du moins le croyait-il. Il ne lui en avait jamais parlé. Encore moins que Boy était sujet aux cystites. Il regarda autour de lui. Pas de litière. Pas de gamelle. Pas la moindre trace d'un autre chat.

Alors quoi ? Comment sa mère avait-elle pu prévoir un besoin dont il ne lui avait jamais parlé ? Fergus resta quelques secondes immobile, le sac entre les mains. Plus il cherchait une explication raisonnable, plus celle-ci semblait lui échapper.

Il resta encore un instant le sac en main, puis il en versa quelques croquettes dans une coupelle et les posa devant Boy. Le chat mangea avec appétit, tandis que Fergus, songeur, observait le sac.

Il mangea sans vraiment y prêter attention, son esprit travaillait ailleurs. Il sortit sa plaquette de traitement substitutif, posa un comprimé sur la langue, puis compta les alvéoles encore pleines. Trois comprimés restaient. Trois. Pas de quoi voir venir. Il lui faudrait un médecin. Et vite.

Boy, après avoir mangé, vint s'installer à ses pieds avec ce regard tranquille, presque humain, qui finissait toujours par l'agacer autant que le rassurer.

Après le petit déjeuner, Fergus entra dans la salle de bains. La faïence bleue, les teintes douces et la chaleur agréable de la pièce lui donnèrent aussitôt une impression d'ordre et de sérénité qui semblait caractériser toute la maison. Un diffuseur répandait une odeur subtile de rose de Damas. Sur une étagère, plusieurs flacons portaient les mêmes inscriptions étranges que celles aperçues dans la pièce du haut.

Il ouvrit l'eau. La vapeur monta. Il se déshabilla, se regarda dans le miroir embué. Visage creusé. Yeux rougis. Épaules basses. Puis il entra sous la douche. L'eau chaude coula d'abord par filets, puis franchement sur sa nuque, son dos, ses trapèzes. Il ferma les yeux et laissa faire. La rose de Damas se mêlait à la vapeur avec une douceur presque troublante.

Quand il coupa enfin l'eau, le silence revint. Un silence calme. Plein. Pas hostile.

Il se sécha, s'habilla, récupéra dans la voiture sa valise et son ordinateur portable, puis s'installa dans la chambre d'amis. Il enfila un jean propre, une chemise claire, et sa saharienne

couleur sable. Dans une poche intérieure, il glissa son petit carnet noir de service. Vieux réflexe. Toujours avoir de quoi noter. Il jeta un dernier coup d'œil à la maison silencieuse, puis décida qu'il était temps de sortir. L'enquête de voisinage s'imposait, il passa une main sur le dos de Boy et, sans plus attendre, franchit la porte pour aller à la rencontre des habitants. L'air du matin lui mordit légèrement les joues. Sec, vif, presque cristallin. La rue était vide. Les pierres blondes captaient une lumière nette, sans douceur excessive.

Il prit à gauche et s'engagea dans la rue encore déserte. Archignac semblait suspendu hors du temps, comme si le village hésitait encore à entrer pleinement dans la journée. Il longea une maison fermée, volets clos, jardinières encore vides à cette saison. Un peu plus loin, sur le trottoir d'en face, un vieil homme coiffé d'un béret avançait lentement. En croisant Fergus, il leva les yeux. Regard bref. Appuyé. Pas celui d'un promeneur. Celui d'un homme qui jauge. Puis il poursuivit sa route.

Fergus continua.

Quelques pas, un léger virage, et la rue déboucha sur la place. La mairie, bâtisse cossue de pierre, se tenait sous une glycine blanche en fleurs. À côté, l'espace Marcel Deviers fermé en ce début avril. En face, l'église.

Fergus ralentit.

Le bâtiment roman dominait la place avec quelque chose de fermé, de compact, de presque vigilant. Façade austère. Clocher carré. Pierres claires mangées par le temps. Rien d'ostentatoire. Et pourtant, quelque chose l'accrocha immédiatement. Une alerte. Comme si le lieu le regardait. Devant le portail, un panneau donnait les informations historiques.

Église Saint-Étienne d'Archignac – XII^e siècle

Il lut rapidement. Remaniements successifs. Blason à trois lys sur le portail. Sarcophages découverts sous la place. Nécropole ancienne. Puis son attention s'arrêta sur une ligne.

Arnaud Talleyrand-Périgord de Mauprey.

Le nom résonna immédiatement dans son esprit. Mauprey. Le même patronyme que le sien. Une simple coïncidence, sans doute, mais suffisamment inattendue pour retenir toute son attention. Il demeura figé une seconde, puis son esprit fit ce qu'il savait faire de mieux : rationaliser. Vieux nom local. Lignée ancienne. Rien d'impossible. Rien d'obligatoire. Mais il grava l'information dans sa mémoire. Il reviendrait.